



La nature qu'on voulait protéger était fragile et localisée

Photo Paul Simon

BRYOPHYTES: embranchement du monde végétal comprenant les mousses et les hépatiques.

PTÉRIDOPHYTES: embranchement réunissant les fougères, les prêles et les lycopodes.

SPERMATOPHYTES: ensemble des végétaux supérieurs se reproduisant par graines et groupant les conifères et les plantes à fleurs.

ECOSYSTÈME: système fonctionnel qui inclut une communauté d'êtres vivants et leur environnement

BIOTOPE: milieu dans lequel s'organise une communauté vivante

BIOMASSE: masse des organismes formant un niveau alimentaire et représentant la quantité d'énergie accumulée à ce niveau sous forme chimique.

CYCLES BIOGÉOCHIMIQUES: mouvement circulaire des éléments chimiques (oxygène, azote, carbone, phosphore,...) qui suivent des chemins caractéristiques les menant de l'environnement dans les organismes et des organismes vers l'environnement.

MACROFAUNE: ce terme désigne l'ensemble des animaux supérieurs, rassemblés dans l'embranchement des vertébrés: poissons, batraciens, reptiles, oiseaux, mammifères.

MICROFAUNE: ensemble de la faune de taille petite ou minuscule comprenant le reste de la faune d'un biotope, des protozoaires aux arthropodes.

la flore et la faune belges en péril. réalités, principes

par Jean Leclercq

**Professeur à la Faculté des Sciences Agronomiques
de l'État, Gembloux**

Il n'est plus original de plaider pour la conservation de la nature. On le fait partout, quotidiennement, dans les écoles et dans la presse, à la radio, à la télévision, dans les discours des hommes d'État. Il est donc acquis qu'à l'avenir on pensera plus que dans le passé à limiter les nuisances et l'appauvrissement des ressources naturelles, à rendre les milieux de l'homme plus attrayants. On y pensera et sans doute fera-t-on beaucoup de choses. Reste à voir si ce que l'on fera sera toujours bien inspiré?

On note souvent que la conception première de la *protection* de la nature était romantique, misanthrope et peut-être utopique. On voulut d'abord soustraire des communautés sauvages à toute influence de l'homme ou ne tolérer celle-ci que pour maintenir des raretés appréciées par de rares initiés. Maintenant, c'est de la *conservation* et une sage gestion de l'environnement que l'on envisage, *avec et pour l'homme*. Reste à voir si en élargissant ainsi le concept, en l'humanisant, on n'a pas introduit le loup dans les dernières bergeries?

Si je pose de telles questions, c'est parce que le mot «nature» ne désigne pas les mêmes réalités quand on passe de la notion première de *protection* à celle de *conservation* dans son acception actuelle. La protection visait la nature idéalement sauvage, à maintenir intacte dans des parcs ou réserves, sans spéculation économique importante. La conservation préconisée aujourd'hui implique des actions plus générales, plus utilitaires, plus populaires et rentables, au moins à long terme.

La nature qu'on voulait protéger était fragile et localisée. Celle qu'on veut conserver et aménager est ou devrait être partout.

Il faudra en refaire.

Tant mieux, sans doute. Mais il faut savoir qu'inévitablement l'action désormais utilitaire, populaire et rentable sera confiée en pratique à des aménageurs qui seront presque tous des ouvriers de la onzième heure. On reconnaît facilement les ouvriers de la onzième heure. Ils sont venus à la cause récemment, non par la voie de l'histoire naturelle, ni par celle de l'esthétique solitaire, mais par peur de la pollution et autres «nuisances», ou par désir de s'affairer à concilier le naturel et le social. Ce n'est pas un reproche, mais comme finalement ces ouvriers de la onzième heure seront les plus influents et les mieux payés, dissuadons-les à temps d'être simplistes. Rappelons-leur combien les flores et les faunes sont des réalités extraordinairement complexes, irremplaçables, malmenées, dont il est vain de s'occuper sans d'abord les étudier sérieusement.

Les appréhensions se justifient car avec l'ingéniosité des architectes et des forestiers et avec les produits des



... Une espèce qui s'est fortement raréfiée ...

Photo M. De Ridder

pépiniéristes, on peut certainement arrêter l'enlaidissement des paysages, réduire les effets de la pollution, rendre la campagne très accueillante pour les exodes citadins, cela sans arrêter l'appauvrissement des flores et des faunes, probablement en aggravant celui-ci. Voyons pourquoi.

APPAUVRISSEMENT DE LA FLORE BELGE

A la suite d'une enquête approfondie, qui passe pour un modèle, nos collègues botanistes Delvosalle, Demaret, Lambinon et Lawalrée ont publié en 1969, un mémoire intitulé «*Plantes rares, disparues ou menacées de disparition en Belgique : l'appauprissement de la flore indigène*» (Travaux du Service des Réserves Naturelles domaniales et de la Conservation de la Nature, n° 4, Ministère de l'Agriculture, Administration des Eaux et Forêts). Après avoir comparé les nombreuses données floristiques qui se sont accumulées depuis 1850, ces botanistes concluent : «Sur quelque 1300 espèces de Ptéridophytes et de Spermatophytes, 59 ont disparu; 71 sont menacées de disparaître dans un avenir rapproché; 151 autres se sont très raréfiées dans tout le territoire, et 38 se sont fortement raréfiées dans une partie étendue de la Belgique. Sur quelque 600 espèces de Bryophytes, on doit considérer que 114 ont vraisemblablement disparu et que 34 sont plus ou moins directement menacées de disparition».

Ce bilan est documenté pour chacune des espèces concernées et les auteurs passent en revue tous les facteurs d'appauprissement : déboisements et défrichements, conversion des landes en prairies ou terres cultivées, plantation d'épicéas, de pins, de peupliers, transformation des pratiques agricoles et pastorales, concurrence de plantes introduites, entretien soigneux des forêts, drainages et captages des eaux, travaux aux cours d'eau, pesticides, pollution, engrains, urbanisation,

secondes résidences et camping, modifications du climat et de la faune, et jusqu'aux exagérations des collectionneurs, des herboristes, des horticulteurs, etc. J'ai repris, presque complète, cette énumération, parce qu'elle fait apprécier la diversité des facteurs, l'intensité du phénomène, et la naïveté de qui croirait pouvoir limiter le massacre en cours par des mesures tardives et sommaires.

Mais l'examen de cet impressionnant document me conduit à formuler certaines remarques encore plus instructives :

1. Aurait-on pu éviter cette catastrophe floristique grâce à une gestion plus avisée de nos régions? Pour la plupart des espèces la réponse doit être négative.

Les hommes et leurs besoins étant ce qu'ils sont et ce qu'ils furent, presque toutes les causes d'appauprissement devaient entrer en jeu. Il n'est même pas certain qu'on aurait pu limiter le phénomène en maintenant artificiellement quelques espèces dans des sites bien protégés. Presque toutes les espèces disparues ou menacées sont fragiles, du moins sous notre climat. Si prochainement, nos paysages bénéficiaient de courageuses mesures de protection, aucune ou bien peu y reviendraient. Elles reviendraient moins sûrement encore dans des paysages artificiellement reconstitués pour les besoins de l'hygiène sociale et du tourisme. Le mal est fait. Il était largement inévitable. Il est largement irrémédiable.



... Un des facteurs
d'appauprissement :
la plantation
des épicéas ...

Photo Paul Simon

2. Malgré son ampleur, l'appauprissement constaté fut un phénomène discret. Seuls des botanistes très vigilants ont pu le déceler. Sauf une dizaine, ces plantes disparues ou menacées ne furent jamais très abondantes. Nos populations ne leur ont donné aucun nom dialectal. Ce sont des espèces insignifiantes pour la plupart des gens. Même les naturalistes non spécialisés en botanique systématique ne les connaissent pas. Dès lors, peut-on croire que le public et les aménageurs s'inquièteront jamais de la perte d'éléments si fugaces?

3. La démonstration de l'utilité des espèces disparues ou menacées n'est généralement pas faite, ni facile à faire. Chacune intervient ou intervenait certainement dans les agencements et les équilibres du biotope habité. Mais leurs biotopes caractéristiques sont des réalités particulières, dans des écosystèmes plus vastes. On peut supposer que sans ces biotopes particuliers, localisés, les cycles biogéochimiques tournent aussi bien, mobilisant les mêmes biomasses, captant et faisant circuler les mêmes quantités d'énergie. A-t-on besoin du détail pour aménager rationnellement, à l'usage de l'homme, chacune de nos régions, avec le souci de maintenir les grands équilibres qui se cherchent dans les écosystèmes?

4. À première vue, les pertes ont été largement compensées. Pendant que tant d'espèces régressaient, horticulteurs et pépiniéristes introduisaient dans le pays un nombre croissant d'espèces étrangères, belles ou utiles. Celles-ci intéressent non quelques botanistes, mais une grande clientèle. Puisque la conservation et la gestion doivent se faire pour et avec les hommes, ne peut-on pas se satisfaire de cette compensation? N'est-ce pas mieux?

En réalité, le plus inquiétant dans l'appauprissement de la flore indigène, c'est son rythme. Le phénomène ne fait que commencer. Ce sont les espèces les plus fragiles qui disparaissent les premières mais d'autres suivent. Avec au moins une espèce perdue tous les deux ans, cela fait un rythme d'extinction beaucoup plus rapide que celui des grands Reptiles du Secondaire qui mirent 50 millions d'années pour disparaître totalement.

Le même appauvrissement se produit dans tous les pays voisins; il se produit partout dans le monde, dès la mise en marche de la civilisation technologique. Universel, il ne peut qu'aboutir à des extinctions de plus en plus nombreuses. Cependant, nous pouvons espérer la

survie d'un nombre malgré tout assez important d'espèces rescapées des flores **indigènes et cosmopolites introduites**, les deux catégories susceptibles d'être entretenues plus ou moins artificiellement et capables de constituer, longtemps sans doute, des assemblages hétéroclites donnant l'illusion de la nature au public, mais pas aux naturalistes.

Ce n'est pas pour satisfaire une égoïste curiosité que les botanistes protestent quand, les premiers, ils enregistrent la régression de la végétation spontanée, sous le rapport de la qualité qu'ils sont seuls à pouvoir préciser. Ils ont le devoir d'avertir. On apprend, en biologie, que chaque population d'êtres vivants est une expérience unique, chaque communauté de populations une association dynamique pourvue des éléments de son renouvellement, de son adaptation et de sa transformation. Dans la nature des temps passés et dans celle de partout on n'a jamais vu la vie produire la quantité sans entretenir la diversité. Nous ne savons pas encore, en écologie, à partir de quel seuil la suppression d'espèces à première vue contingentes déclenche des déséquilibres désastreux et définitifs.

Il est donc sage de s'inquiéter sérieusement lorsque des espèces meurent, les premières très discrètement.

APPAUVRISSEMENT DES VERTÉBRÉS DE LA FAUNE BELGE

Les zoologistes eux aussi devraient s'astreindre à un effort de synthèse et circonstancer la détérioration de la faune des Vertébrés indigènes, depuis les plus petits Poissons jusqu'aux plus gros Mammifères.

Ce serait un travail difficile car pour ces animaux, le déclin a commencé longtemps avant les premiers inventaires fauniques. Bien avant le XIX^e siècle, l'homme avait traqué et exterminé non seulement les espèces de grande taille dont la liste est assez facilement dressée mais aussi maintes espèces plus petites, plus fragiles, peu prolifiques dont la liste ne peut être reconstituée qu'en examinant critiquement les faunes de régions d'Europe comparables mais moins transformées, les écrits cynégétiques du Moyen-Age, les données de la préhistoire et de la paléontologie du Quaternaire. Sans trop préjuger de cette reconstitution, nous pouvons croire qu'elle évoquerait une faune beaucoup plus riche que celle qui nous reste, avec des proportions

actuellement peu concevables d'herbivores et de carnivores, d'aquatiques et de terrestres, de petits et de grands. Depuis longtemps, nos populations ont perdu la notion de ce que peut être une macrofaune normale, ainsi équilibrée. Pour s'en faire une, pour préciser les lois qui président à la formation et à l'évolution des communautés de Vertébrés, les zoologistes ont été tributaires d'observations faites dans des continents lointains.

Pour les Vertébrés aussi, extinctions et régressions furent *largement inévitables, irrémédiables, jugées nécessaires ou admissibles*. Mais pour eux aussi, il y a eu une sorte de compensation.

N'est-ce pas déjà une compensation, l'augmentation de la population de notre espèce qui effectivement, en a remplacé plusieurs autres et reste malgré tout un représentant de la classe des Mammifères? Compensation aussi l'augmentation jusqu'aux élevages intensifs du cortège des animaux domestiques et autres animaux introduits.

Par ailleurs, c'est en faveur de certains Vertébrés sauvages que l'on a pris, assez tôt, les premières mesures de protection. La liste des Oiseaux protégés, reconnus utiles à l'agriculture, est assez impressionnante, de même l'ensemble des prescriptions qui réglementent la chasse, la pêche, la tenderie. L'aggravation des nuisances contemporaines, d'autres effets de la civilisation requièrent plus de vigilance encore, des mesures renforcées. De plus en plus de gens s'en préoccupent. N'est-ce-pas rassurant pour les naturalistes?

Ce n'est pas suffisant car les problèmes sont mal posés et conséquemment les solutions pratiquées ou envisagées ne sont pas adéquates.

Pour les naturalistes et les écologistes, l'objectif à atteindre, c'est la survie d'une macrofaune richement diversifiée et bien structurée, compatible avec les besoins justifiés de l'homme d'aujourd'hui.

Or les interventions de l'homme qui tantôt exploite, tantôt contrôle, tantôt protège la macrofaune, restent fondées sur des motifs dépassés.

On reste motivé par des distinctions entre espèces nuisibles et espèces utiles qui doivent, pour le moins, être fortement nuancées. Ces distinctions ont été faites très catégoriquement, dans la tradition ancienne des milieux ruraux, puis dans les législations, avant la naissance de l'écologie, alors qu'on ignorait tout des conditions des équilibres naturels, à des époques où les techniques de l'agriculture étaient beaucoup plus rudimentaires, les densités de la faune beaucoup plus fortes et autrement réparties. De même on reste motivé par des considérations très subjectives sur les animaux beaux ou laids, gentils ou dangereux, qu'on aime ou qu'on aime pas voir, avoir ou manger. Que de déséquilibres inopportuns résultant de cette sentimentalité primitive? Enfin, on reste très préoccupé des intérêts particuliers des chasseurs, des pêcheurs. Les uns et les autres devraient au moins reconnaître que leurs pré-

dations n'ont plus, comme autrefois, la justification d'un sport utile et irremplaçable. Nos populations pourraient fort bien se nourrir sans leurs trophées; d'autres sortes de passe-temps sont à leur disposition; les ressources animales qui les intéressent ne sont plus un présent inépuisable d'une nature généreuse. Il est devenu impossible de maintenir une macrofaune représentative et convenablement structurée si la tenderie persiste, même plus rigoureusement contrôlée, si la chasse continue avec les mêmes artifices de peuplement sélectif des landes et des forêts, si toutes les eaux sont conditionnées en fonction de deux alternatives exclusives: ou bien recevoir les déchets de l'industrie, ou bien être artificiellement peuplées de poissons choisis.

Il ne s'agit pas d'interdire toute exploitation et tout contrôle de la macrofaune sauvage; c'est un changement d'attitude qui est demandé, avec l'abandon des préjugés sommairement discriminants et une réflexion avant toute manifestation de l'instinct prédateur. Cela presuppose un grand effort d'éducation écologique de toute la population.

Toutefois la population n'a pas attendu qu'on lui enseigne l'écologie pour intervenir à sa manière, dans l'autre sens, en faveur de divers Vertébrés. Réagissant aux campagnes pour la protection de l'environnement, ressentant la banalisation de nos paysages et la raréfaction des animaux sauvages, elle est en train de devenir très zoophile.

On n'a jamais si bien soigné les chiens et les chats, payé si cher pour en avoir. L'agriculture moderne n'a plus besoin de chevaux, mais l'équitation devient un sport très à la mode. Moins d'oiseaux? On se procure des nichoirs artificiels, on met des oiseaux exotiques dans de belles volières. Moins de poissons? Un aquarium à domicile, une pièce d'eau dans la pelouse. Il n'y a plus de loups et on extermine les renards dans nos bois. Mais on peut maintenant acheter un ourson, un serval, un ocelot. On achète aussi, à usage domestique, des singes et même des serpents. Enfin, on va visiter des «parcs à gibier».

Devant tant d'attentions nouvelles, le vrai naturaliste éprouve des sentiments mélangés. On lui donne enfin raison: l'homme a besoin de nature sauvage comme il a besoin de théâtre et d'évasion. Mais la plupart de ces réactions zoophiles sont intempestives, génératrices de déséquilibres supplémentaires. Ce sont des succédanés. Le problème de la conservation d'une macrofaune sauvage représentative et supportable reste entier.

APPAUVRISSEMENT DES INVERTÉBRÉS DE LA FAUNE BELGE

Mais voici la partie la plus méconnue de la nature sauvage : la microfaune constituée de Protozoaires microscopiques, de Nématodes filiformes, des Vers de terre gluants, de Mollusques visqueux, d'Insectes, d'Araignées, de Millepattes et autres Arthropodes dont le nom est une insulte. Cela fait au moins 15 000 espèces dans la faune belge, huit fois plus d'espèces que les plantes à fleurs et les mousses dénombrées par les botanistes, trente fois plus que les Vertébrés indigènes. Mais ça fait 15 000 espèces qui passent en bloc pour une donnée constante de la nature, qui laissent indifférent ou irritent. Qu'on ne vienne pas nous dire que ça aussi devrait être protégé. Eh bien si!

Bien sûr, dans cette microfaune, on compte toute la vermine, tous ceux qui font des dégâts insidieux, ou font peur ou font mal, dont l'existence a justifié d'abord la protection légale des oiseaux et des grenouilles, ensuite la prospérité du commerce des pesticides. Mais cette «mauvaise microfaune» ne compte pas plus d'une centaine d'espèces qui soient vraiment et toujours réellement nuisibles. Et si vous trouvez mon estimation trop basse, multipliez-la par trois, quatre ou cinq, il nous reste plus de 14 000 Invertébrés dont la nocivité est nulle et dont je vais rappeler la nécessité.



8

... Ça aussi devrait être protégé ...

Photo S. Jacquemart

La microfaune opportune

L'énorme majorité des Invertébrés qui constitue la «bonne microfaune» joue un rôle constant dans les chaînes trophiques, dans la dégradation des organisations mortes, dans la fertilisation des sols, dans la pollinisation des fleurs de plantes cultivées et de plantes sauvages. Sans elle, la végétation serait très différente, d'avenir très incertain car elle devrait pousser sur une accumulation de débris. On verrait sans doute se reconstituer des gisements de tourbe et de charbon, mais l'agriculture devrait se convertir en une aquaculture très artificielle. Nombre de Vertébrés ne pourraient survivre. Car s'il est vrai que les insectivores protégés consomment de grandes quantités d'insectes nuisibles, il est aussi certain que tous, comme aussi les poissons, ont besoin d'un important apport de microfaune non nuisible, au moins pour se nourrir en toutes saisons.

Comme la flore et comme les Vertébrés, la microfaune comporte des espèces abondantes et des espèces rares, des adaptables et des fragiles. Mais on n'en tient pas en réserve dans des pépinières, dans les zoos; on n'en introduit pas de l'étranger. Lorsque par son action, l'homme ajoute des espèces d'Invertébrés au catalogue de la Belgique, c'est presque toujours la microfaune nuisible qu'il renforce. On a bien essayé, dans certains pays, d'acclimater des parasites et des prédateurs utiles, importés, et l'on a parfois réussi. Mais on a toujours appris à ces occasions que c'est extraordinairement difficile et coûteux. La microfaune opportune, c'est un patrimoine régional et national qu'on peut détériorer, très difficilement régénérer.

L'adaptation historique de la microfaune opportune

Les Invertébrés, plus petits, n'ont pas été décimés dès que l'homme devint un agriculteur et un chasseur incomparable. Ils ont bien résisté jusqu'à très récemment à l'application des prescriptions du code rural et du code forestier qui les méconnaissaient, à la constitution des zones industrielles, à la voracité des poules et des insectivores protégés. Réduites ou exterminées localement, les espèces d'Invertébrés revenaient dès que les conditions redevenaient propices, souvent avec moins de difficultés que les plantes, car elles se concurrencent moins drastiquement pour la place au soleil.

Mieux, on peut penser que la transformation historique de nos régions naturelles en régions agricoles a procuré à la microfaune opportune des occasions d'exubérer, de constituer des communautés originales favorisées par l'habitat humain. Cela se vérifie mieux dans les pays voisins où les distances entre les villes et entre les villages sont plus grandes, mais il est encore vrai en Belgique que c'est précisément aux abords des villes et des villages, près des jardins, le long des vieux murs et des haies, dans les décombres, près des carrières, dans et autour des eaux propres ou sales, que la microfaune

est la plus dense et la plus riche. Dans les territoires intermédiaires : en plein champ, dans les prairies éloignées, au milieu des forêts, la microfaune est toujours plus uniforme.

Cela s'explique si l'on considère qu'en établissant les villes et les villages d'autrefois, les hommes ont souvent choisi des sites particuliers, protégés du vent et du froid, bien pourvus d'eau. Mais surtout l'aménagement des villes et des villages a impliqué la diversification locale des végétations et des habitats, avec toutes sortes d'expositions, d'irrigations, de concentrations de fumier, de bois mort, de déchets offerts à d'innombrables Invertébrés. Ceux-ci trouvent encore des aubaines dans les lieux très dégradés où les botanistes ne trouvent plus rien, les autres zoologues seulement quelques Oiseaux banaux.

Ainsi, j'en suis convaincu, si depuis le Néolithique l'homme a gravement détérioré les forêts primitives et la macrofaune de partout, par contre il a permis le triomphe dans la rudéralité, de la microfaune des clairières primitives. C'est donc là un riche legs naturel qui nous vient du lointain passé, en même temps un témoin exubérant de l'histoire.

C'est cette microfaune opulente et souvent plutôt rudérale que nos prédecesseurs découvraient avec émerveillement, collectionnaient et cataloguaient en sortant à peine de chez eux, autour de Bruxelles, de Liège, de Gand. Vu l'ampleur de la tâche, ils n'ont pu préciser aussi bien que les botanistes le firent la situation de la faune à partir de 1850, que les autres zoologues observant plus facilement les Vertébrés. Mais nous en savons assez pour être sûrs d'un changement profond qui s'est fait surtout au cours des deux dernières décennies. Le destin des deux microfaunes a divergé.

Ce qui se passe

La microfaune nuisible a conservé ses chances, malgré les armes chimiques qu'on lui destine. Qui ne se rejouirait d'assister à l'extinction prochaine des limaces et des pucerons, à celle des blattes, des mouches et des moustiques ? Il y en aurait peut-être plus sans pesticides. Qui oserait affirmer qu'il y en a moins qu'avant ?

La microfaune nécessaire paraît toujours imposante par le nombre de ses espèces et par sa biomasse. Elle prospère encore autour des villes et des villages, reste dense dans les forêts. Mais ses chances ne sont plus égales.

Mieux pourvu que ses prédecesseurs car il use aussi de l'automobile, dispose de bonnes techniques de piégeage et de meilleurs ouvrages de détermination, le zoologue d'aujourd'hui prospecte activement tout le pays. Mais c'est comme à la recherche du Paradis Perdu. Il ne trouve plus qu'une faune décimée, refoulée, banalisée. Ce qu'il note en premier lieu, c'est évidemment la régression des espèces relativement grandes, facilement

repérées. Où sont les écrevisses, les anodontes, les limnées, les planorbes, les libellules, les grands ichneumons, les papillons, les carabes, les dytiques, les hydrophiles, les lucanes, les cétoines, les gros bousiers d'antan ? Il en reste. Par ci, par là, mais si peu, si localisés.



... Sur les immondices, les mouches bleues pullulent plus que jamais

Photo RNOB

Cependant entre la microfaune nuisible qui se porte bien et la microfaune écologiquement nécessaire qui régresse, s'est bien adaptée une faune vulgaire dont on ne sait si elle est utile, car elle nettoie, ou nuisible car elle incomode. C'est la microfaune des immondices (considérablement plus abondants, plus malpropres et plus malodorants que les déchets d'autrefois) dont les représentants les plus voyants sont des mouches noires, vertes et bleues qui pullulent comme jamais, tirant parti avec les Rongeurs, de ce qui est biodégradable dans le contenu des poubelles modernes. Vous voyez tout n'est pas perdu. Mais avez-vous remarqué que ces accumulations d'immondices permises ou interdites se font généralement dans les fossés, dans les vallons, dans les vieilles carrières, dans les coins incultes, à l'orée des bosquets, c'est-à-dire dans ce qui avait échappé jusqu'ici au nivellement et à l'assèchement systématiques, et qui précisément constituait autant de refuges pour la faune et la flore normales et bien diversifiées.

ÉLÉMENTS D'UN SAGE COMPROMIS

La flore spontanée, les Vertébrés qui nous restent, les Invertébrés opportuns subissent de nos jours une agression comparable à une catastrophe climatique comme la venue d'une ère glaciaire ou l'extension d'un grand désert.

Il ne servirait à rien d'être pessimiste. Mieux vaut chercher avec réalisme les bases d'un compromis. Il serait vain de vouloir protéger la nature sauvage jusqu'au plus fragile des micro-organismes, de chercher à protéger les espèces une par une. Dans les meilleures conditions d'exubérance naturelle, des espèces meurent ou s'en vont, des populations s'agencent selon des modalités nouvelles, c'est ainsi que l'évolution se poursuit. *Ce qui importe avant tout, c'est la conservation des habitats et de tout site pouvant servir de refuge.*

Les refuges qui sauveraient la flore et la faune devraient être aussi vastes et variés que possible et disséminés dans toutes les régions. Il les faut considérablement plus nombreux que les sites déjà reconnus d'intérêt botanique ou zoologique et inclus dans les «réserves naturelles».

Les réserves naturelles existantes et à prévoir sont des monuments biologiques très originaux, certainement irremplaçables pour sauver deux types extrêmes de nos peuplements : celui qui a le plus besoin d'eau ambiante et celui qui a le plus besoin de microclimats chauds. Mais entre ces extrêmes méritant une priorité, il y a toutes les sortes de communautés intermédiaires qui constituent le fonds même du peuplement et du repeuplement normal des régions. La plupart sont tributaires du paysage rural et du paysage suburbain de types archaïques. On ne les conservera pas dans les réserves trop particulières ou trop sauvages.

C'est pour cela que la *conservation de la flore et de la faune doit être comprise et obtenue comme un sous-produit de la conservation des paysages ruraux*. Les destins de la flore, de la macrofaune, de la microfaune, du relief, des eaux et du paysage régional typique sont

indissociables. C'est bien tout cela qui est menacé en même temps par l'évolution contemporaine de l'agriculture, du logement, du commerce et des habitudes. Or cette conservation des paysages ruraux n'est faisable qu'en harmonie avec deux impératifs sociaux et économiques qu'on ne peut méconnaître : la prospérité de l'agriculture moderne et l'accueil des exodes citadins. On ne peut pas condamner l'agriculture et la sylviculture au sous-développement. Mais on peut demander aux agriculteurs et aux forestiers d'être moins enclins au zèle inutile. Ne pourraient-ils faire produire au maximum les terres les plus adéquates mais abandonner les terres marginales, perdre moins de temps à nettoyer haies, coins et fossés, à désinsectiser, à combler, à tronçonner, à brûler sans raison professionnelle autre qu'un aberrant souci de propreté et d'alignement?

On ne peut pas non plus demander aux citadins de rester chez eux. Mais on doit leur demander de ne pas venir recréer dans le paysage rural ce que précisément ils fuient. On doit leur refuser une nature « propre » : sans ronces, sans trous, sans renards, sans moustiques, sans mouches, sans chenilles, sans fumier.

Mais surtout, et c'est pour ceci qu'il faut seriner les aménageurs et tous les conservationnistes de la onzième heure, il faut refuser au tourisme et à l'exode citadin, la



... Il ne faut pas transformer les forêts en parcs artificiels ...
Photo INBEL



... L'admiration et le respect de la vie sous toutes ses formes ...

Photo Paul Simon

multiplication des parcs artificiels. On massacre encore plus la flore et la faune quand, soustrayant des forêts à l'exploitation intensive du bois, on les nettoie et on les transforme en parcs de type pleine ville. On dénature tout quand on crée d'insolites «parcs à gibier», des arboretums d'essences exotiques, dans des sites méritant d'être maintenus banalement ruraux. On crée l'illusion d'une politique d'accueil et de conservation quand on choisit mal et pour le tape-à-l'œil ce qu'on plante en bordure des autoroutes et dans d'autres terrains récupérables.

Enfin il est essentiel que les villes et les villages restent concentrés et non anastomosés dans tous les sens, avec des constructions continues en bordure de tous les kilomètres de voirie. (Urbanisation en ruban.)

Pour concrétiser le nécessaire et harmonieux compromis entre la conservation de la nature spontanée, la prospérité de l'agriculture et l'accueil des exodes citadins, un vaste réaménagement de nos régions rurales est donc indispensable. Pour ma part, je ne le conçois qu'à la faveur des retombées du Plan Mansholt ou de quelque chose de semblable, qui rendrait à des terres marginales la fonction de produire une végétation rustique variée, agréable pour les hommes, favorable à la faune, caractéristique des régions.

De plus le compromis ne me semble possible que si le public et les responsables changent d'attitude vis-à-vis de la nature sauvage.

Il importe que l'homme ajoute enfin aux vertus qu'il s'attribue, l'admiration et le respect de la vie sous toutes ses formes, même sous ses formes insignifiantes et inutiles. Qu'il trouve beau, parce que vivant, ce qui l'accompagne sur sa planète! Qu'il reconnaîsse aux autres espèces le droit à la vie et à sa charité!

J'ai rappelé qu'en passant du concept de la protection à celui de la conservation avec et pour l'homme, nous étions devenus plus utilitaires, moins romantiques. Néanmoins, c'est par un appel au sentiment que j'ai voulu conclure. L'homme ne fait rien sans être motivé par des sentiments et pour moi, la conservation de la nature est avant tout une éthique de haute civilisation.